

reproduit pas toutes les pièces exposées et, dans certains cas, celui de Hachivi Edgar par exemple, on présente une œuvre incomplète, ce qui est regrettable. Plusieurs œuvres sont de très grandes dimensions et impressionnent par leurs formes, leurs couleurs et leurs thématiques desquelles se dégage une force qui envahit le spectateur. C'est le cas des œuvres de Beam, Janvier, Lowe, Heavyshield et en particulier de Lawrence Paul, dont le style apocalyptique et la manière rappellent Dali. Nous avons par ailleurs déploré que l'objet-symbole du catalogue, le mégaphone de Belmore, ne soit pas exposé.

À la sortie de l'exposition, deux chanteuses iroquoises onondaga célébraient la terre-mère dans le décor grandiose de la grande verrière donnant sur le parlement. Ainsi retrouvait-on en arrière-plan ce symbole du pouvoir de domination des Euro-Canadiens sur les peuples autochtones du Canada pendant que l'une des Amérindiennes, dans un commentaire précédant une chanson, expliquait le passé des nations autochtones et leur volonté de prendre en main leur futur.

Pour ceux et celles qui, comme nous, s'intéressent aux arts visuels, cet ouvrage constitue une très bonne introduction à l'art autochtone contemporain, comme le catalogue d'une autre exposition tenue à Québec l'automne dernier sur le thème *Nouveaux Territoires* et dans lequel nous retrouvons quelques-uns des mêmes artistes (Beam, Bob, Cisneros, Heavyshield, Paul). L'art autochtone contemporain nous interpelle de plus en plus. Pour sa qualité et la puissance de son expression, il mérite que nous nous y intéressions.

Paul et Andrée Charest  
Charny

---

Michael TAUSSIG, *Shamanism, Colonialism, and the Wild Man. A Study in Terror and Healing*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1987, xix + 517 p., bibliogr., index, cartes, ill.

Le livre de Michael Taussig porte sur l'espace de la mort et la façon dont se pratique la guérison des êtres humains qui s'y retrouvent. Le contexte de l'analyse est l'Amérique du sud et, plus particulièrement, l'arrière-pays andin. L'auteur explique d'abord comment s'est constitué l'espace de la mort dans cet environnement. Pour bien comprendre sa démarche, il faut visualiser la verticalité qui caractérise la géographie des Andes. Cette verticalité se traduit au point de vue social par une mystique qui oppose le haut et le bas, le civilisé et le sauvage.

Lorsque le voyageur descend de la ville de Pasto, petite capitale régionale située dans les hautes-terres du sud de la Colombie et habitée principalement par des Blancs, vers la forêt tropicale du Putumayo, en contrebas de la cordillère, il ne change pas seulement d'attitude et de climat. Il passe d'un lieu séculier à un lieu rempli de mystère, de danger, de mort et de magie. Or il se trouve que ce lieu est aussi, depuis l'époque de la recherche de l'El Dorado au XVI<sup>e</sup> siècle, le site par excellence des Indiens réputés sauvages. Le trajet s'effectue dans les pittoresques *chivas* (autobus locaux très colorés) sur une route laborieuse, accrochée à flanc de montagne, puis dans des embarcations qui sillonnent des fleuves à l'hydrographie imprévisible. Plusieurs voyageurs entreprennent ce dangereux voyage pour aller consulter les chamanes indiens de la jungle de Putumayo et pour éventuellement se faire délivrer des effets létaux que l'envie de leurs voisins a déclenchés en eux.